

Dominique de Rivaz

La Poussette, Paris, Buchet Chastel, 2011, 106 pages.

Dominique de Rivaz / La Poussette



" Il faut dire à ma décharge que c'était une poussette qui avait dû servir à plusieurs bébés, une poussette à l'ancienne, haute sur pattes, un peu usée mais encore assez élégante, je crois même qu'elle s'appelait Gloria. Si elle s'était appelée Citysport Cocoon, Loola Up Full, ou Baby Safe Sleeper, avec quatre roues tout terrain comme elles sont aujourd'hui, tout ça ne serait pas arrivé. " Une jeune femme raconte son histoire. Avec une saine autodérision, elle essaie d'oublier l'accident qui l'a pour toujours figée dans l'adolescence. Comment vivre après cela ? Sans pathos ni apitoiement, la voix attachante de la narratrice donne à *La Poussette* un ton à la fois naïf et cruel, tendre et inconfortable.

Dominique de Rivaz vit à Berlin et à Berne. Cinéaste, photographe, elle a publié son premier roman, *Douchinka*, aux éditions de l'Aire - prix Schiller Découverte.

Dominique de Rivaz, *La Poussette*, Paris, Buchet Chastel, 2011, 106 pages.

Confessions en marge du monde, par Elisabeth Jobin

Elle y revient sans cesse : cet épisode où, âgée de quatorze ans et six mois, lors d'une promenade, elle renverse une poussette. Il y dormait le bébé de sa maîtresse de puériculture. Sa nuque heurte le pavé. Le reste, dit-elle, ne serait pas arrivé sans cet accident. Le reste : un monologue tacheté d'angoisse. Des événements qui, par détours, la ramènent à la catastrophe. Le reste, c'est aussi l'articulation d'une voix qui, adoptant des accents enfantins, des mots naïfs et fragiles, mure la narratrice dans une jeune adolescente. Les autres grandissent, deviennent, tandis qu'elle reste esseulée en arrière, abandonnée en cours de route.

Les phrases de ce roman concis se dévident comme un fil tiré d'une pelote de laine. En couleur de fond, la culpabilité. Et, plutôt que de se raconter, la narratrice aligne les événements les uns après les autres avec une honnêteté étonnante. Ainsi justifie-t-elle l'abandon des métiers de la petite enfance pour l'horticulture, cette autre manière d'observer les organismes se développer. Elle narre sans ironie son entrevue inopinée avec celui qu'elle nomme déjà son mari. Sur le « gazon hélicoïdal » du terrain de golf, le voilà, cet homme-grenouille, qui récolte les balles perdues dans les trous d'eau, avant de les laver puis de les revendre. Suit une courte romance aux teintes vertes des greens, rythmée par les termes techniques relatifs à l'exécution des meilleures balles de golf, structurant la pensée d'une femme apeurée. Cependant, le passé la rattrape, et le mari se met à rêver d'un enfant. La narratrice s'inquiète : « dans mon ventre, ça n'allait pas être tellement plus clair que sur le fond des obstacles d'eau ». En effet : elle qui se fascine

pour les marques de poussette et les bébés, comme on convoite une félicité interdite, découvre sa stérilité, ses trompes « enroulées comme des spaghettis sur une assiette », conséquence, dit-elle, de l'accident de la poussette qui la poursuit. Ce fantôme rappelle sans cesse sa présence : trous d'eau, fluides corporels, vase et algues, autant de détails de sa vie qui, par association, la ramènent aux fœtus flottant dans un confortable liquide, protégés dans les ventres des femmes. Et les réalités de se confondre, les bébés de devenir des poissons, « des carpes, des raies, avec des bouches grandes ouvertes, qui cherch[ent] l'air ». Toujours, ce même refrain de la maternité, sa bulle de douceur, qui se refuse à la narratrice. Enfant ou mère, l'un se définit par rapport à l'autre. Dans sa tête, leurs rôles finissent par se superposer. Tous deux deviennent figures de l'inatteignable, jusqu'à s'imposer comme l'image du confort, de la sécurité, ces rêves qu'elle entrevoit au large de son existence : « comme j'aurais aimé être moi aussi dans ces poussettes équipées pour la pluie, bien à l'abri, isolée du monde, avec juste ce qu'il faut d'air pour respirer, et les gouttes qui font ploc ploc ».

Ce texte ne s'encombre d'aucun nom. L'écriture apostrophe des personnages proches de l'anonymat, et, tandis que les rêves se marchandent en cachette, les catastrophes sont tuées. Ainsi, motus et bouche cousue de cette fécondation in vitro faite à la sauvette, sans la consultation du mari. Niet de la fausse couche, de l'expulsion d'un « petit morceau de foie frais avec du sang autour » sur du béton. Les secrets sont écrits, mais pas dits, et mal digérés. Et bientôt, cette femme reste seule avec ses non-dits, alors que son mari disparaît pour de bon dans la mer, à la recherche de balles parties à la dérive. Reste sa culpabilité, ces « cris » qui, dit-elle, sont « en dedans », ainsi que les larmes, « parce que tout cela était de ma faute et qu'il fallait encore et toujours être coupable ». Ses petites folies, exubérances, se font plus marquées lors de l'achat d'une poupée sur Internet qu'elle présente comme son bébé. Qui « meurt » suite au manque d'attention dans un bain prolongé. Et toujours, la peur s'en mêle, alors qu'advient ce moment du basculement, où, l'opportunité se conjuguant à l'angoisse, la narratrice se voit rejetée en marge du monde, à ramasser une poussière avec laquelle elle s'imagine encore construire des vies.

La cruauté se régale des esseulés. Des stigmatisés, le destin en fait ses jouets. Cette femme sans nom se superpose à un message désabusé pour se faire effigie des existences fragilisées. Comme pour contrecarrer la malchance, pour se convaincre de l'importance de bonheurs factices, contraste un discours aux rêves menus, aux mélodies simples et profondes. Les ouvertures décrites avec douceur pèsent autant que les échecs de cette femme qui, à force d'habitude, présente toutes ses aventures sur un même ton doux et résigné.

Ce texte, sans aucun doute, touche par l'honnêteté de sa narratrice, l'orfèvrerie de son vocabulaire et la puissance de son phrasé. On regrette cependant une légère impression de déjà-vu : cette figure féminine confiant ses déboires dans une naïve simplicité rappelle *Truismes* de Marie Darrieussecq, ou d'autres récentes publications, tirant les mêmes ficelles. Des modulations qui, certes, atteignent toujours le lecteur. Mais cette voix, si charmante soit-elle, s'impose trop souvent comme un même canevas sur lequel une série d'auteurs appliquent différentes histoires. Une recette que Dominique de Rivaz maîtrise à la perfection, mais dont on regrette parfois le goût d'une originalité manquée de peu.

Elisabeth Jobin

In breve in italiano

Quattordici anni, l'età in cui tutto si ferma. Nella quale il mondo si avventura su traiettorie esitanti, vacillanti per la protagonista de *La poussette*, secondo romanzo dell'autrice, fotografa e cineasta Dominique de Rivaz. Questo racconto conciso, somigliante a una confessione, si articola con fluidità attorno all'episodio chiave: da ragazza, rovescia la carrozzina nella quale dorme il neonato della sua maestra. Il piccolo sbatte contro il selciato. Un urto che blocca la narratrice, ne blocca le parole e l'innocenza dell'infanzia. O forse è solo un modo per celare la crudeltà di un mondo che farebbe anche a meno di lei? Così, nel piccolo universo della giovane protagonista, i principi azzurri raccolgono le palle da golf finite nelle pozze d'acqua, le bambole valgono tanto quanto i bebè, i bambini si rapiscono, si scambiano, si volatilizzano. E ripetutamente, l'incidente della carrozzina fa calare l'ansia, si ripresenta senza avvisare, la consuma senza vergogna. A margine di *Douchinka*, il primo romanzo dell'autrice che si confronta con la Storia e con il viaggio, *La Poussette* racconta l'individuo e le sue paure.

Kurz und deutsch

Vierzehn: das Alter, wo alles stehen bleibt. Wo die Welt eine zögernde Bahn beschreitet, eine schwankende, zumindest für die Erzählerin von *La poussette*, so der Titel des zweiten Romans der Schweizer Schriftstellerin, Fotografin und Filmemacherin Dominique de Rivaz. Diese knapp gehaltene Erzählung, welche die Gangart eines Bekenntnis hat, gliedert sich mit Leichtigkeit um ein Schlüsselerelebnis: als junges Mädchen stürzt sie den Kinderwagen um, in welchem der Säugling ihrer Lehrerin schläft. Das kleine Kind prallt auf den Boden. Diesen Schock sperrt die Erzählerin in die Sprache und die Naivität ihrer Kindheit. Oder geht es nur darum, die Grausamkeit einer Welt zu verschleiern, welche ohnehin ohne sie auskommen würde? So geschieht, dass im kleinen Universum dieser jungen Frau Märchenprinzen die in Wasserlöcher verirrt Golfbälle sammeln, Puppen den gleichen Wert wie Säuglinge haben, Kinder verschwinden, gestohlen oder umgetauscht werden. Und immer wieder umhüllt der Unfall mit dem Kinderwagen die junge Frau mit Beklommenheit, er taucht ohne Vorwarnung wieder auf, verschleisst sie schamlos. Nach *Douchinka*, dem ersten und in der Zeitgeschichte angesiedelten Roman von Dominique de Rivaz, erzählt *La poussette* vom Individuum und seinen Ängsten.